

## Le changement de traitement des sophismes politiques de Bentham à Stuart Mill

Jean-Pierre Cléro  
Centre Bentham et Université de Rouen

*The purpose of my paper is not to distinguish Stuart Mill's doctrine from Bentham's utilitarianism, generally speaking ; that has been done in a magisterial way, even though partially, by eminent specialists of these authors, as Pr. John Skorupski or Pr. Ross Harrison. I intend, more restrictively, to confront face to face, on some particular points, the least known and the least commented among the six books constitutive of the System of Logic, I mean the fifth, with the Book of Fallacies published in 1824. So my purpose is to contrast the two treatments of fallacies, to ask first whether the logical new array to which Stuart Mill submits Bentham's exposure, through his fundamental reflection upon induction, permitted to improve any knowledge and any efficacy on the ground of political ideology ; and secondly whether the perspective of the theory of fictions, as brought up by Bentham, did not possess a large superiority, from this point of view, upon the theory of induction. Although the fragment On Ontology, Chrestomathia and Deontology are sometimes mistaking when we enter into details. The last question then concerns the political meaning of Stuart Mill's relinquishing and, perhaps the rejection of Bentham's theory of fictions.*

Le souci du présent article n'est pas de distinguer à grands traits l'utilitarisme de Stuart Mill et celui de Bentham, ce qui a partiellement, mais magistralement été fait par d'éminents spécialistes de ces auteurs, comme John Skorupski ou Ross Harrison. Il est, de façon plus restreinte, de confronter, sur quelques points privilégiés, le plus mal connu et le moins commenté des six livres que comporte le *Système de logique*, je veux dire le Ve, avec le *Book of Fallacies* publié en 1824. Bentham écrivit ce texte pour recueillir et dénoncer les mœurs de la vie politique de son temps qui, quoiqu'elles fussent parlementaires, n'en constituaient pas moins un ensemble de ruses par lesquelles les hommes de parti couvrent de leurs discours leurs pratiques réelles avec plus ou moins de conscience et d'habileté. Pour établir le caractère systématique et stéréotypé de ces mensonges et de ces faussetés, Bentham avait le devoir de chercher à être exhaustif. En montrant les rouages enfouis et les règles cachées du fonctionnement du système, Bentham présentait le meilleur dévoilement possible d'un jeu dont les citoyens anglais étaient, dans leur grande majorité, les témoins et les victimes.

Bentham était parvenu à un catalogue assez saisissant, mais dont on pouvait douter qu'il fût exhaustif, à en juger par les titres assez hétéroclites de ses chapitres et à considérer la multiplicité des principes de leurs classements, le point de vue des contenus paraissant croiser constamment et sans prendre de précautions, celui des formes. L'intérêt de l'entreprise de Stuart Mill tient dans un nouveau classement des *fallacies*, mot désormais intraduisible en français qui a perdu le mot de *fallace*, mais qu'on aurait grand tort d'entendre comme des sophismes, puisque non seulement des raisonnements mais de simples mots peuvent être considérés comme des *fallacies* en anglais.

Notre propos est donc, en confrontant deux traitements des *fallacies*, de nous demander si la réorganisation logique à laquelle Stuart Mill soumet l'exposition benthamienne, au moyen d'une réflexion fondamentale sur l'induction, a permis de gagner quelque savoir et quelque efficacité de dénonciation sur le terrain de l'idéologie politique ; et si la théorie des fictions, telle qu'elle est mise en œuvre par Bentham, quand bien même elle serait défailante dans le détail des multiples présentations qu'en font le fragment *Sur l'ontologie*, la *Chrestomathia*, la *Deontology*, n'est pas très supérieure, de ce point de vue, à la théorie de l'induction. Il faudra donc se demander ce que signifie politiquement l'abandon voire le rejet, par Stuart Mill, de l'essentiel de la théorie

benthamienne des fictions.

## 1. Les inévitables difficultés de la théorie des fictions

Sans qu'il puisse s'agir ici d'exposer in extenso les éléments de la théorie benthamienne des fictions, on peut la caractériser brièvement et en marquer les points faibles dont on aurait pu imaginer que le logicien qu'était Stuart Mill allait les corriger et d'où on aurait pu se figurer qu'il parte pour améliorer la science des fictions et des *fallacies*.

Bentham définissait l'entité fictive en disant qu'elle était un nom que nous forgions, consciemment ou inconsciemment, pour viser un être qui n'a pas de réalité empirique ou ontologique, mais qu'il est possible, dans le discours, de tenir comme s'il désignait ou exprimait un être réel. Il est clair que nous ne pouvons jamais nous passer dans le discours ordinaire, comme dans le discours théorique, d'entités fictives d'ordres divers, puisqu'il en existe de premier ordre, de second ordre ou de n<sup>ème</sup> ordre. Bentham avait vu le principe des illusions du discours dans son essence même, puisqu'il n'y a pas de discours qui ne pose, par ses substantifs, des êtres transcendants.

Dès lors, le point de vue du logicien, du philosophe de la politique ou du déontologue, est de savoir, parmi les entités fictives que nous ne manquons pas de poser, lesquelles sont recevables et lesquelles ne le sont pas. Il est entendu qu'on ne saurait leur demander de vérité, puisqu'elles enferment, plus ou moins délibérément, des contradictions, mais à quel titre seraient-elles recevables ? C'est là où nous trouvons toute une série de difficultés chez Bentham.

La première tient à ce qu'il est impossible, en regardant la structure même des termes et des phrases, lesquels sont des entités fictives ou enferment des entités fictives. Mais s'il est impossible de les détecter dans la structure, comment et où les détecter ? Ce ne pourra être que dans l'intention de celui qui parle, puisqu'on peut tromper par des arguments et des raisonnements vrais ; encore que le locuteur peut être abusé par son propre discours. Les locuteurs ne prennent pas tous, selon le but qu'ils se proposent, les mêmes entités réelles et les mêmes entités fictives. Qu'est-ce qui va fixer le jeu, d'autant que les intentions, bien masquées derrière l'autorité du langage, sont impénétrables, non seulement par les autres, mais aussi par le sujet lui-même ? Il y a donc un problème de statut de ces entités.

La seconde réside dans la difficulté de substituer la notion d'utilité à la notion de vérité. Peut-on distinguer l'entité fictive recevable de celle qui ne l'est pas en se contentant de dire que l'une est plus utile que l'autre ? Cette plus grande utilité va-t-elle de soi ou doit-elle être établie par une valeur de vérité relativement indépendante à l'égard de l'utilité ? N'est-il pas indispensable que la vérité ne coïncide pas totalement avec l'utilité, ne serait-ce que pour dire l'utilité ? Or les positions utilitaristes sont telles qu'on ne voit guère comment accorder cette indépendance à la vérité : les termes, les propositions entrent constamment dans une guerre, que Bentham a appelée la « guerre des mots » d'où résulte, à chaque moment, quoiqu'à titre provisoire, une sorte d'état des valeurs. La philosophie de l'utilité, telle que l'envisage Bentham, est en dernier ressort, une philosophie de l'autorité, de la force symbolique, en ce sens que c'est la construction la plus forte qui l'emporte sur les plus faibles.

D'autant que, et c'est la troisième difficulté, il n'existe aucun point de vue extérieur au jeu du système des valeurs pour permettre de décider les fictions dignes d'intérêt de celles qui ne le sont pas. Il n'existe pas de point de vue transcendant susceptible de les démêler. La philosophie utilitariste est nécessairement une philosophie de l'immanence ; c'est du jeu des valeurs que se décide celle qui l'emporte temporairement. En d'autres termes, c'est par des constructions fictives que se juge la validité de certaines fictions par rapport à d'autres.

Toutefois, ces difficultés que Bentham a sans doute appréhendées, mais qu'il n'a pas cherché à résoudre, ne doivent pas cacher un point important, qui fait tout l'intérêt de la méthode. Bentham ne pense pas que l'on puisse, dans un terme ou dans une proposition, séparer ses aspects formels de ses aspects matériels. Il est impossible, en quelque discipline que ce soit, de séparer ultimement le vrai du faux, dont les racines sont *intermingled*, comme l'eût dit Hume. La

pureté d'un concept, d'une opération logique ou mathématique est un leurre dénoncé par Bentham ; de même, dans le domaine pratique, est-il impossible de supposer une pureté morale, qui coïnciderait avec le désintéressement et qui se distinguerait radicalement d'une valeur intéressée. Ce qui paraît désintéressé est réellement intéressé ; cela Kant le savait. Mais il croyait que l'on décidait du sort de la morale elle-même en maintenant fortement la distinction sur le plan critique ; cela Bentham le nie : il ne veut entendre parler de désintéressement qu'en surface.

Ce n'est pas qu'il n'envisage un certain jeu fonctionnel entre la forme et la matière, puisque, si la théorie des fictions est indiscutablement issue du terrain politique et juridique, il l'a incontestablement étendue à toute sorte de terrains : des sciences et des techniques, comme on le voit dans *Chrestomathia*, voire à des notions plus générales encore, comme l'établit surtout le petit ouvrage intitulé *De l'ontologie* ; mais précisément, il n'est nullement question, dans ces textes, de feindre une distinction tranchée entre forme et matière. L'originalité et la puissance épistémologiques de la notion et de la théorie des fictions tiennent dans ce refus.

On aurait pu espérer que la logique de Stuart Mill, en conservant la même intelligence du langage, cherche à débrouiller ces problèmes. On notera que la question du classement des *fallacies* est située à la fin du *Système de logique*, comme s'il s'agissait d'un aboutissement du livre et d'une de ses conclusions majeures. Qu'en est-il en réalité ? Est-ce que la logique de l'induction a été en mesure d'apporter la clé des difficultés rencontrées par Bentham ?

## 2. La réinterprétation logique par Stuart Mill de la théorie benthamienne des fictions fait l'impasse sur de multiples caractéristiques, dont les aspects linguistiques

Or, si fin connaisseur que fût Stuart Mill des positions benthamiennes, il ne nous paraît pas avoir hérité du projet benthamien ; il y a plus : non seulement il n'a pas cherché à résoudre les difficultés que nous venons de présenter, mais il a cédé beaucoup de terrain sur les positions que nous venons d'estimer les plus fortes.

Certes, on voit à beaucoup de signes qu'il reprend à son compte, voire étend, souvent avec bonheur, la théorie des fictions dans son acception benthamienne. Même si, contre Auguste Comte, Stuart Mill juge utiles les notions de *cause* et de *loi causale*, la cause n'en est pas moins un simple nom que l'on donne à des événements dans certaines circonstances<sup>126</sup> ; elle n'existe pas plus en soi (*per se*) dans la théorie de l'induction de Stuart Mill que chez Hume ou chez Bentham. On trouverait des analyses comparables, parfois approfondies, sur le compte de l'*inhérence* (*être dans*), de la *force*, du *hasard* et de la *probabilité*, de la *nature*, du *temps*, de l'*espace*.

Toutefois, même sur ces derniers points, le fondement linguistique de la théorie benthamienne est discuté. Admirateur de Berkeley, Stuart Mill ne conteste pas que les schèmes linguistiques et les raisonnements pénètrent au cœur de nos perceptions ; mais il voit la marque de l'instruction et de la culture dans la possibilité de séparer le voir de tout acte linguistique, et celle de l'inculture dans « l'incapacité de distinguer les perceptions des inférences qui en dérivent »<sup>127</sup>. Comme si la culture ne substituait pas des schèmes linguistiques à d'autres, mais permettaient au moins localement, et tout particulièrement en peinture, de nous en dépouiller. De manière plus générale, Stuart Mill conteste que le langage soit le seul instrument de la pensée. A la limite de la contradiction, l'auteur du *Système de logique*, soutient que l'induction même, quoique la causalité ait été considérée comme essentielle à l'induction et la causalité tenue pour une façon de dire, n'est pas seulement, premièrement et nécessairement, verbale.

Stuart Mill prend ses distances à l'égard de la thèse benthamienne de l'omniprésence du

<sup>126</sup> *A System of Logic*, III, V, §9, Ap. C, p. 1118. On se référera désormais à cet ouvrage avec l'abréviation SL. Toutes nos citations sont extraites de *A System of Logic Ratiocinative and Inductive Being a Connected View of the Principles of Evidence and the Methods of Scientific Investigation* tel qu'il est édité par les *Collected Works of John Stuart Mill*, vol. VII (Livres I-III) et Vol. VIII (Livres IV-VI and Appendices), University of Toronto Press, Routledge & Kegan Paul, 1973 (vol. VII), 1974 (vol. VIII).

<sup>127</sup> SL, V, IV, §5.

langage dans tous les actes de la vie psychique ; mais c'est sur un autre point fondamental qu'on le voit s'éloigner prodigieusement de la conception benthamienne du langage. En effet, si Stuart Mill distingue les fonctions de dénotation, c'est-à-dire la désignation d'un objet censé correspondre au mot, et de connotation, qui est, dans le langage, le moment où les mots entrent en rapport les uns avec les autres<sup>128</sup>, sa théorie de l'induction le porte à distinguer et privilégier, dans son analyse, deux tendances opposées qui travaillent le langage : celle de l'individualisation et celle de la *counter operation* qu'est la généralisation<sup>129</sup>. Stuart Mill entend par induction ce qu'on entend ordinairement par là, c'est-à-dire « le moyen de découvrir et de prouver des propositions générales »<sup>130</sup> ; à condition de préciser que l'induction n'est pas une simple colligation de faits singuliers, mais qu'elle donne la raison qui permet de soumettre des singularités à des opérations semblables<sup>131</sup>.

On assiste, dans le Ve Livre du *Système de Logique*, qui entreprend un classement radical des *fallacies*, à une réinterprétation logique des aspects plus linguistiques de la conception benthamienne des fictions. Ainsi, la distinction entre la connotation et la dénotation, qui aurait pu corroborer aisément des aspects subtils de la distinction benthamienne des entités réelles et des entités fictives, se voit réinterprétée logiquement comme opposition entre le point de vue du dénombrement et de l'extension et le point de vue de la compréhension. Il n'est que trop évident que l'individualisation et la généralisation sont directement liées à l'induction. Outre les sophismes *a priori*, qui sont des sophismes de simple inspection, Stuart Mill distinguera quatre classes de sophismes d'inférence : les sophismes dont la preuve n'est pas distinctement conçue, les inférences fallacieuses dont la preuve est distinctement conçue, celles-ci étant subdivisées en sophismes inductifs et sophismes déductifs. Les sophismes inductifs constituant eux-mêmes, d'une part, la classe des sophismes d'observation, d'autre part, la classe des sophismes de généralisation<sup>132</sup>.

Nous ne discutons pas que l'induction ne puisse donner lieu à des *fallacies* ; et que l'on puisse classer celles-ci par des regroupements inductifs. Mais il n'est pas certain qu'en ramenant toutes les *fallacies* à des fautes d'induction et en simplifiant ainsi les fonctions du langage, on parvienne à rendre compte d'autant d'aspects de la fiction que Bentham dans le *Manuel des sophismes politiques*. Si hétéroclite que soit le répertoire des *fallacies* par Bentham, il couvre plus de champs que l'organisation stuart millienne de la *fallacy*, dont l'abstraction peut présenter, par ailleurs, un certain nombre d'avantages. Le *Système de logique* a constitué un redoutable instrument de critique des métaphysiques classiques qui passaient et passent encore pour des modèles de rationalité.

Mais c'est curieusement sur le point que nous avons estimé fort chez Bentham que Stuart Mill entre en dissidence. Ce sont des contenus de notions qui permettent de déterminer les sophismes chez Bentham ; outre les sophismes de l'autorité, on trouve les sophismes du danger, ceux du retard, de la confusion sous les formes les plus diverses. De même, pour les raisonnements : il n'est pas évident que l'on puisse séparer leur forme et leur contenu empirique, comme l'imaginent les logiciens et les philosophes critiques. Les produits des inductions ne sont pas aussi facilement détachables que voudraient le laisser penser ceux qui croient aux essences, qui méprisent les probabilités et que Stuart Mill fustige souvent sous l'expression de philosophes allemands<sup>133</sup>. Seulement tout se passe comme si la fascination de Stuart Mill pour ces philosophes

<sup>128</sup> SL, IV, IV.

<sup>129</sup> SL, IV, V, §2.

<sup>130</sup> SL, III, I, §2.

<sup>131</sup> SL, III, II, §4.

<sup>132</sup> SL, V, II, § 2.

<sup>133</sup> SL, V, III, § 3 : « Whenever existence is “involved in an idea”, a thing conformable to the idea must really exist ; which is as much as to say, whatever the idea contains must have its equivalent in the thing ; and what we are not able to leave out of the idea cannot be absent from the reality. This assumption pervades the philosophy not only of Descartes, but of all the thinkers who received their impulse mainly from him, in particular the two most remarkable among them, Spinoza and Leibniz, from whom the modern German metaphysical philosophy is essentially an

allemands était telle que, en dépit de son appartenance avouée au camp des empiristes, l'auteur du *Système de logique* croyait toujours possible de détacher les propositions les plus générales et de les faire jouer, sur le terrain de l'expérience, comme des formes qui modèlent leur contenu. John Skorupski a repéré que Stuart Mill poursuit, sur le terrain des « sciences morales », un idéal déductif<sup>134</sup>. Du moins, sa pratique de logicien est-elle celle-là<sup>135</sup> ; car, quand il prend conscience, en philosophe, de la valeur d'une généralité, il la tient pour aussi fictive que Bentham. Ce n'est que par une sorte d'illusion que l'on peut imaginer la forme détachée des contenus, surtout si l'on est prêt à reconnaître une grande importance à la probabilité dans le savoir ; et l'on pourrait se demander pourquoi Stuart Mill, qui défend les probabilités contre le positivisme comtien, n'a pas tenu ce détachement pour la fiction suprême.

L'apparence de classement plus rigoureux chez Stuart Mill n'est due qu'au passage des *fallacies* par le lit de Procuste de l'induction. Mais Stuart Mill a si peu résolu ce qui faisait problème chez Bentham qu'il bute lui-même sur des difficultés parallèles. Dans le système benthamien, c'était par des fictions qu'il fallait juger ce qui était fictif ; dans le système stuart millien, c'est par des inductions qu'il faut juger les inductions ; la plus fondamentale d'entre elles étant celle qui permet d'inférer un cours régulier des phénomènes<sup>136</sup>. Il y a, entre les inductions, de même qu'entre les fictions, une interdépendance qui incite à en distinguer de divers ordres<sup>137</sup>.

Le projet de construction de la théorie des fictions est à peu près abandonné, sinon dans le détail, du moins sur le fond ; il en résulte peut-être plus de perte que de gain. Sur le plan théorique, sans doute, puisqu'on assiste à l'abandon de notions essentielles comme la notion d'import, si opérante dans la théorie benthamienne du langage quand il s'agit de mettre l'accent sur l'étymologie dans la signification, mais il n'est pas sûr que ce soit seulement le problème logique qui ait déterminé cet abandon.

### 3. Une évidente affinité de Stuart Mill avec Kant s'accompagne d'un retour à la notion humienne de *nature humaine*

L'évident rapprochement de Stuart Mill avec Kant est lié au degré de généralité qu'il cherche à atteindre par l'induction dans des propositions qu'il entend détacher de leur processus de production ; et au refus d'accorder à Bentham qu'il est impossible de séparer la forme de la matière d'une proposition ou d'un acte.

Contre Bentham qu'il accuse d'une certaine bassesse morale<sup>138</sup> et de simplification<sup>139</sup> psychologique<sup>140</sup>, Stuart Mill prétend défendre la valeur de désintéressement et l'idée qu'il existe des plaisirs qui sont intrinsèquement supérieurs à d'autres, en habilitant l'intellectuel à faire une hiérarchie des plaisirs dont sont incapables ceux qui ne connaissent pas les plaisirs les plus subtils. Bentham avait soutenu l'idée que la supériorité d'un plaisir sur un autre tient simplement à son acceptabilité sociale, c'est-à-dire à son pouvoir de déclencher un maximum de plaisir chez les autres plutôt que du déplaisir. Seul leur effet social fait la bonté des plaisirs. Quant au qualificatif

emanation. I am indeed disposed to think that the fallacy now under consideration has been the cause of two-thirds of the bad philosophy, and especially of the bad metaphysics, which the human mind has never ceased to produce ».

<sup>134</sup> Skorupski, J., *John Stuart Mill*, Routledge, London & New York, 1989, p. 259.

<sup>135</sup> Dans ses *Mémoires*, Stuart Mill s'accorde avec Whately pour dire que « Logic is the science busied with forms, rules and reasoning's mistakes » (*Autobiography of John Stuart Mill*, Columbia University Press, New York, Londres, 1966, p. 213).

<sup>136</sup> SL, III, III, 1.

<sup>137</sup> SL, III, IV, § 2-3.

<sup>138</sup> « The feeling of moral approbation or disapprobation properly so called, either towards ourselves or our fellow-creatures, he seems unaware of the existence of ; and neither the word self-respect, nor the idea to which that word is appropriated, occurs even once, so far as our recollection serves us, in his whole writings » (*Bentham in the Collected Works of John Stuart Mill* [Abbr : CW, X], University of Toronto Press, Routledge and Kegan Paul, 1969, X, 95). Plus loin, p. 98, il parle, en français, de la « *petite morale* » de la *Deontology*.

<sup>139</sup> « Man, that most complex being, is a very simple one in his eyes » (*Bentham in CW, X, 96*).

<sup>140</sup> « He saw in man little but what the vulgarest eye can see ; recognised no diversities of character but such as he who runs may read » (*Bentham in CW, X, 93*).

de *désintéressé*, on peut bien l'attribuer à certains actes que l'on dit tels, mais cela ne signifie nullement qu'ils le sont. Par une composition oblique, une complication d'intérêts peut très bien produire l'équivalent du désintéressement ; il se peut même que la figure du désintéressement procure et suscite fréquemment plus d'intérêt qu'une figure où l'intérêt transparait sans fard. Lorsque Bentham soutient qu'il n'y a pas d'actes désintéressés, il entend se situer au niveau de la pathologie dynamique des *Springs of action*, si mal comprise par Stuart Mill<sup>141</sup>. Bentham veut dire que le désintéressement est le produit d'intérêts qui se rendent méconnaissables ; il ne conteste nullement la valeur du désintéressement, en disant que c'est l'intérêt qui le constitue ; il ne nie même pas le mérite qu'il y a à s'y livrer : il est de l'intérêt de l'intérêt de se rendre méconnaissable. Il est clair que, tant dans la théorie que dans la pratique, Stuart Mill cherche une certaine séparation des valeurs –qu'il s'agisse de vérité ou de désintéressement– par rapport à la complication des faits de l'existence. C'est d'ailleurs par là seul qu'il peut se figurer avoir dépassé les difficultés qui embarrassaient Bentham.

Il est singulier de voir Stuart Mill, dont la théorie de l'induction produit un formalisme équivalent à celui de la philosophie critique, recourir aux mêmes subterfuges que Kant. On s'étonne que ce philosophe, aussi critique pour la fiction du moi et de la personne que peut l'être Hume ou Bentham, n'hésite pas à orienter la morale et la politique vers la constitution de personnalités puissantes (the *self-culture*<sup>142</sup>). Comment expliquer ce revirement de position du théorique au pratique ? Sans doute n'est-il pas contradictoire que le droit et la politique soient scandés par la reconnaissance d'individualités, tout en admettant qu'elles n'ont pas de valeur ontologique ; il n'en demeure pas moins qu'est patent le manque d'imagination qui consiste à lancer les désirs et les efforts dans les sentiers mêmes condamnés par l'ontologie : surtout, on ne reconnaît plus rien du radicalisme utilitariste dans cette doléance plus proche de Constant ou de Tocqueville que de Bentham.

On trouve, de même, chez Stuart Mill, un étonnant retour, qu'il partage, non plus avec Kant cette fois, mais avec Hume et Condorcet, à la notion de *nature humaine*. Il s'agit de savoir si la théorie benthamienne, en dépit de ses imperfections, ne représente pas un meilleur fondement pour les sciences humaines que la théorie de l'induction présentée par Stuart Mill qui, revenant sur la critique benthamienne de la « nature », s'obstinait à parler dans un vocabulaire humien, de *science de la nature humaine*. Bentham avait attaqué la notion comme une fiction, puisqu'on se donne à travers elle, comme venant de l'extérieur de soi, en feignant de l'ignorer, par un effet de miroir, ce qu'on a produit théoriquement et pratiquement. On touche du doigt le désavantage de la théorie de l'induction : sans doute, Stuart Mill n'ignore pas que la possibilité pour l'homme de se représenter son existence et d'agir en fonction de ces représentations perturbe la prévision ; il suit même Bentham jusqu'à faire de la nature « le grand instrument de la pétition de principe (*petitio principii*) » et désamorcer un certain nombre de pièges politiques et moraux liés à l'argument de la « contre-nature »<sup>143</sup> ; mais il est tenu par l'induction qui impose, pour s'effectuer, l'hypothèse d'une stabilité des phénomènes analysés et la nécessité pour le savoir des sciences humaines de se présenter sous la forme de prévisions. Or ceux qui ont traité de l'homme sur le mode de la prévision n'ont guère réalisé mieux que de grossières projections dans l'avenir à partir de schémas simplifiés.

#### 4. Il est difficile de tenir Stuart Mill pour l'auteur qui aurait réussi la première grande synthèse de l'utilitarisme

On pourrait certainement voir, chez Bentham, des retournements semblables ; c'est ainsi que la conception pénale et pénitentiaire restaure chez lui, comme des « consciences malheureuses » (selon l'expression hégélienne : *Unglückliches Bewußtsein*), les individualités dont sa

<sup>141</sup> Il va jusqu'à dire que *Deontology* est « a book scarcely ever alluded to by any admirer of Bentham without deep regret that it ever saw the light » (CW, X, 98).

<sup>142</sup> CW, X, 98.

<sup>143</sup> V, VII, §2.

philosophie tendait à contester la réalité. Ce genre de retournements fragilise l'utilitarisme. Mais ce qui paraît plus grave, chez Stuart Mill, c'est sa prétention à présenter comme des synthèses ses contradictions. L'utilitarisme, loin de s'allier facilement avec la liberté individuelle, tend, au contraire, à la contrecarrer ou, du moins, à la faire apparaître, soit comme une conséquence d'un principe plus fondamental, soit comme le masque de processus sociaux dont la réalité ne lui doit pas grand-chose. L'utilité ne laisse jamais jouer les valeurs avec elle sans tenter de les réduire ou de les déduire à sa façon, sans les laisser indemnes. Il est vrai que Stuart Mill a reproché à l'utilitarisme benthamien d'avoir perdu tout lien avec la liberté ; Bentham a critiqué cette notion. Loin d'avoir fait une synthèse, Stuart Mill a souvent fait des choix opposés à ceux de l'utilitarisme, dont il refuse un certain nombre d'aspects originaux et intéressants. Il maintient pourtant jusqu'au bout les apparences verbales d'un accord. On ne fait pourtant pas le même droit ni la même politique avec une loi qui organise la vie d'individus, sans doute en vue de leur bonheur, qu'avec une loi qui structure, plus directement et sans préjuger de leurs points d'appui, les plaisirs et les douleurs, éventuellement les désirs qui sont à leur principe. La systématisation par Stuart Mill de la théorie benthamienne des fictions à partir de l'induction, en dépit de ses apparences purement théoriques, a profondément réorienté la doctrine politique qui lui était liée.